



***Les Faux-Monnayeurs¹,
Journal des Faux-Monnayeurs²***

André Gide

1. André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, Folio.

2. André Gide, *Le Journal des Faux-Monnayeurs*, L'Imaginaire-Gallimard.



Les savoirs requis et références indispensables

BIOGRAPHIE (1869-1951)

Deux enracinements

André Gide naît à Paris le 22 novembre 1869. Le couple de ses parents lui ouvre deux univers assez différents. Son père, Paul Gide (1832-1880), brillant agrégé de droit et universitaire de grand renom, est un intellectuel méridional qui, par tempérament, privilégie une relation de proximité avec son fils, « son petit ami », le guidant vers de bonnes lectures et des promenades pleines de jeux. Sa mère, en revanche, Juliette Rondeaux (1835-1895), fille d'un grand industriel de Rouen, attachée à l'austérité de sa foi protestante, s'efforce de maintenir André dans les règles et principes d'une morale stricte et d'une vie sociale très contrôlée. Vacances de Pâques à Uzès, terre natale de son père, et vacances d'été en Calvados, domaine maternel, plongent l'enfant dans deux mondes familiaux peu semblables. Le nid cévenol de son père, espace de garrigues, contraste avec le décor très champêtre de la Normandie de sa mère ; La Roque-Baignard et Cuverville, deux châteaux de l'héritage Rondeaux, donnent aux séjours normands des grandeurs bourgeoises très au-dessus du simple art de vivre d'Uzès. La branche maternelle jouit en effet d'une importante fortune, fruit de l'ancestrale activité industrielle et entrepreneuriale de la famille Rondeaux. La notoriété des Gide à Uzès s'attache à la respectabilité de Tancrède Gide (1800-1867), magistrat estimé, juge de paix en 1830 puis président du tribunal d'Uzès en 1839. S'y ajoute surtout la réussite de ses deux fils, deux éminents universitaires. Paul est reçu premier à l'agrégation de droit en 1859. Charles (1847-1932), son cadet de 15 ans, réussit le même concours en 1874 et devient très vite un grand théoricien de l'économie sociale et coopérative. Dès 1888 il se compte aussi parmi les fondateurs et animateurs du protestantisme social et participe à diverses ligues de moralité.

Les enracinements maternels d'André Gide le dotent d'une grande fortune et d'un réseau familial porteur. Les enracinements paternels l'imprègnent de valeurs intellectuelles et sociales très stimulantes.

Tutelles féminines

Resté enfant unique, André Gide a dans ses onze premières années peu de présences masculines dans son proche entourage. Son père est très pris par ses fonctions universitaires et ses deux grands-pères sont morts avant sa naissance. Les enfants de ses oncles et tantes de Rouen qui ont un âge proche du sien sont des filles, Madeleine, Jeanne et Valentine. Après la mort de son père en octobre 1880, la tutelle maternelle le surprotège. Par ailleurs le veuvage de Juliette suscite des appuis familiaux qui tissent autour de son fils tout un réseau de tantes, de cousines, de gouvernantes et de bonnes. Le faible suivi de la scolarité du jeune André, lié à des problèmes de discipline et de santé, renforce encore cet isolement en univers féminin. Dans *Si le grain ne meurt* (1920-1926) où Gide se fait autobiographe, on découvre la place mémorable que toutes ces femmes lui ont laissée. Mais le faisceau de sollicitude et de vigilance maternelle qui l'entoure très étroitement après la mort de son père a trois visages dominants : celui de sa mère, celui de Miss Anne Shackleton (l'ancienne gouvernante de Juliette devenue sa fidèle amie) et celui de Marie, sa bonne suisse, de son vrai nom Anna Leuenberger.

Formation (1874-1889)

■ Vagabondage scolaire

La scolarité d'André Gide commence tôt et finit avec quelque retard ; il n'est bachelier qu'à 20 ans. Son parcours scolaire qui va de 1874 à 1889 fait apparaître plusieurs noms d'établissements. L'extraordinaire irrégularité de sa scolarisation ne l'a, toutefois, jamais laissé livré à lui-même. Sa mère s'est toujours préoccupée, en cas de maladie, de « décrochage » ou dans le cadre des vacances d'été, d'engager précepteurs ou répétiteurs pour maintenir et discipliner les efforts de son fils.

Les premiers choix que font Paul et Juliette Gide pour André sont ceux de l'élite sociale parisienne : deux petits cours privés pour les deux premières années du primaire, cours de M^{lle} Fleur et cours de M^{me} Lackerbauer, puis pour la 9^e (CE2), en novembre 1877, un établissement de bonne renommée tant sociale que scolaire, à savoir l'École Alsacienne. Cet établissement,

fondé en 1874 par des universitaires alsaciens protestants, tout en étant laïc, séduit en premier l'élite protestante parisienne, celle des Gide. Mais son projet pédagogique, très ouvert sur un humanisme moderne, élargit son recrutement à des milieux privilégiés non protestants. Le dossier d'André Gide qui s'y constitue très vite est loin d'être brillant : renvoi, redoublement, longues absences. Chaque année du primaire est pour lui un parcours difficile nécessitant, dès la 8^e (CM1), l'encadrement de la pension. M. Vedel, l'instituteur de 9^e, accueille chez lui, comme pensionnaires, quelques élèves de l'École Alsacienne. En octobre 1880, au commencement de la 7^e (CM2), André Gide y est encore inscrit, mais la mort de son père, le 28 octobre 1880, le fragilise et le « déscolarise ». Jusqu'en octobre 1881, il reçoit les enseignements d'un précepteur et suit sa mère à Rouen, à La Roque puis à Montpellier où habite son oncle Charles, un possible recours d'autorité. C'est là qu'il fait l'expérience comme externe d'un lycée public. Il y entre en 6^e, mais y subit moqueries et brimades. Le découragement et les angoisses qui suivent le déstabilisent et l'année de 6^e est année de maladies : variole, crises nerveuses. Au lycée se substituent des lieux de cure où l'on soigne le jeune malade. Le retour à Paris en octobre 1882, est l'occasion d'un autre épisodique retour scolaire, en 5^e à l'École Alsacienne. Un mois plus tard des crises nerveuses y mettent un terme : départ pour Rouen, puis hiver sur la Côte d'Azur, avec M^{me} Gide, Anne Shackleton et Marie. De 1883 à 1887 Gide est inscrit dans de petites pensions privées parisiennes : pension de M. Bauer à son domicile, puis Pension Keller. Les années de Bac, 1887-1888 et 1888-1889 imposent un retour dans des établissements plus conventionnels. L'année de Rhétorique se fait pour le premier Bac à l'École Alsacienne, l'année de Philosophie, pour le second Bac, au Lycée Henri IV. Mais même dans cette dernière phase de son cursus scolaire Gide se révèle très « décrocheur », et impose à sa mère de lui offrir le soutien de cours particuliers.

Par son milieu, par ses curiosités, par sa sensibilité Gide a beaucoup appris, mais il n'a été élève qu'à son corps défendant. L'intelligence et la fortune de sa mère ont heureusement laissé à son errance scolaire les moyens d'une éducation quasi princière.

■ Une existence raffinée

En tant que parisien, André Gide, a eu dès son plus jeune âge la possibilité d'accéder à une vie culturelle très diversifiée. Sa mère a constamment stimulé son approche et son approfondissement des arts.

Il commence l'étude du piano à 7 ans et la quête du meilleur professeur devient pour Juliette Gide un enjeu éducatif majeur. Il faut attendre le temps de la Pension Keller (1886-1887) pour que ce maître de musique idéal apparaisse. Marc de Lanux (1830-1914), qualifié par Gide de « *maître incomparable... des plus remarquables* », va ainsi diriger de 1887 à 1891 une formation pianistique que de médiocres maîtres ont auparavant peu développée. Gide devient avec lui le grand pianiste amateur qu'il restera jusqu'à la fin de sa vie. La place que l'éducation maternelle fait à la musique tient aussi à la fréquentation des concerts. Dans *Si le grain ne meurt* (1921-1926) l'auteur mentionne le rituel des dimanches avec sa mère aux Concerts Padeloup, leur abonnement aux concerts du Conservatoire et la force de ses émotions adolescentes à trois récitals de Rubinstein. Théâtre et peinture sont aussi inscrits dans la pédagogie culturelle de Juliette Gide.

Le goût des belles histoires qu'a nourri son père dans ses premières années, va se transformer après la mort de celui-ci, au fil des ans, en véritable avidité de lecture. L'attraction qu'exerce sur Gide adolescent l'imposante et magnifique bibliothèque de son père est d'abord strictement contrôlée par sa mère qui craint les lectures immorales, romans et poésies selon elle. Ce temple de tous les savoirs est ainsi pendant quelques années un espace de conflit entre les curiosités juvéniles et la censure maternelle. Le conciliateur pour un accès libre d'André à la bibliothèque paternelle, propre à satisfaire sa soif de jeune lecteur, sera Albert Démarest, fils de Claire Démarest-Rondeaux, sœur aînée de Juliette. Ce cousin germain, qui a vingt ans de plus que lui, est aussi pour André Gide un ouvrier de portes dans le monde des artistes parisiens. Peintre lui-même, Albert Démarest présente André Gide au cercle choisi de Jean-Paul Laurens (1838-1921), maître éminent des sujets historiques et religieux en peinture. Paul-Albert Laurens (1870-1934), le fils aîné de ce grand peintre, ancien condisciple d'André Gide dans les petites classes de l'École Alsacienne, renoue très amicalement avec lui et devient très vite un ami du quotidien, avant d'être, en 1893, le compagnon de la première aventure gidienne en Afrique du Nord. La propriété des Laurens à Yport s'ouvre à Gide comme une autre retraite familiale en terre normande.

■ Paysages intérieurs

André Gide, dès sa prime jeunesse, manifeste des prédispositions au repli sur soi, qu'il décrit avec sévérité dans *Si le Grain ne meurt* : « *À cet âge innocent... je ne revois en moi qu'ombre, laideur, sornioiserie* ». La fracture et les bouleversements liés à la mort de son père développent chez lui une

intériorité assez singulière. Celle-ci le prédispose à toutes sortes de syndromes nerveux, mais aussi à des exaltations mystiques. La partie « *solitaire et rechignée* » de son moi se transforme à l'adolescence en égotisme optimiste, allant d'un Narcisse, avide de la connaissance de soi, à un Prométhée en conquête de liberté.

Vocation, attentes, révélations (1890-1895)

À 20 ans André Gide est un jeune homme au profil littéraire très affirmé et habité par un besoin d'écriture, une vocation que viennent soutenir des ferveurs littéraires partagées et le culte de grands modèles. Aux attentes de l'ambition et du cœur s'ajoute pour lui la prégnance d'une sexualité à explorer.

■ Le baptême symboliste

Le trio littéraire formé avec Pierre Louÿs^{1*} et Paul Valéry*, le premier connu en Rhétorique, à l'École Alsacienne, le second, à Montpellier en décembre 1890, enrégimente les aspirations gidiennes. Tous trois, amis de même génération, adoptent ensemble la conduite très volontaire de jeunes espoirs de la littérature : publications, correspondance, création de revues. C'est dans *Potache-Revue*, fondée avec Louÿs, que Gide a publié en 1889 pour la première fois sa poésie. Les revues suivantes, *la Conque* (-91-92 : 11 numéros) et *le Centaure* (-96 : 2 numéros), si éphémères soient-elles, leur permettent des publications personnelles et l'accès à des parrainages littéraires porteurs. Ces efforts pour se promouvoir dans la vie littéraire contemporaine sont facilités pour Gide par son aisance financière. Il peut publier, dès 1890, à compte d'auteur les *Cahiers d'André Walter*, et choisir pour l'impression, sans doute pas innocemment, le libraire-éditeur Perrin, celui de Maurice Barrès, haute figure littéraire et politique du moment. De là le scénario où Barrès découvrant chez Perrin la pile des *Cahiers*, s'intéresse à leur auteur, lequel, informé, lui rend visite et repart, invité au banquet Moréas*. Gide, en effet, le 2 février 1891 assiste à ce fameux banquet que préside Stéphane Mallarmé. Il fait, en la circonstance, son entrée dans la haute société du Symbolisme* et se trouve naturellement convié aux Mardis du 89 rue de Rome, au domicile de Stéphane Mallarmé, rendez-vous des élites littéraires et artistiques. Le premier Mardi de Louÿs est le 24 juin 1890, celui de Gide le 10 février 1891, celui de Valéry le 13 octobre 1891.

1. * = Renvoi aux repères biographiques et lexicaux p. 141

Ils sont dès lors introduits, comme intronisés, dans tout un réseau franco-européen d'artistes et d'écrivains avec qui correspondre et communiquer autour des arts, peinture, musique, et bien entendu autour de l'esthétique symboliste. Se construisent aussi dans ces échanges de durables amitiés.

■ Les grands sillons

Pour évoquer les moissons esthétiques, morales et philosophiques qu'il a pu faire dans les œuvres de Goethe* et de Schopenhauer*, Gide use dès 1890, dans sa correspondance et son Journal, du mot « sillon ». Cette image est un effet d'insistance sur les apports de Goethe sur le Moi gidien, le Moi du Schaudern*, qui s'initie à la vie par l'effroi, mais surtout le mouvement ; l'image associée au nom de Schopenhauer suggère aussi la force des apports de l'idéalisme volontariste dans la mue gidienne des années 1890-1895, une émancipation intellectuelle et morale, en profonde rupture avec le puritanisme familial.

■ Les attentes : la gloire et le mariage

Deux attentes majeures hantent la pensée de Gide quand il publie *Les Cahiers d'André Walter* (1889) : réussir ce que Pierre Louÿs appelle « *auto-lançage* », et se voir accepté comme époux par sa cousine Madeleine.

La première attente, celle du succès littéraire, exige quelques manœuvres éditoriales et « *un potin énorme* », sollicité auprès de Louÿs.

La demande en mariage déguisée que porte l'histoire du livre a pour messenger un exemplaire de luxe des *Cahiers*, sur papier de Chine, spécialement commandé pour Madeleine Rondeaux et portant la dédicace manuscrite « *À ma bien-aimée Madeleine* ».

Si les attentes matrimoniales attachées aux *Cahiers*, restent désespérantes, la recherche de la gloire est assurément bien amorcée par ce premier récit dont Mallarmé accepte de reconnaître les traits symbolistes. Par l'esthétique romanesque nouvelle de cette œuvre la vocation littéraire de Gide se trouve stimulée et renforcée : il ne peut qu'aller plus loin. *Le Traité du Narcisse* (1891), *Les Poésies d'André Walter* (1892), *Le Voyage d'Urien* (1893), *La Tentative amoureuse* (1893), ne touchent encore qu'un public restreint, mais contribuent à convaincre toute une élite de lettrés qu'André Gide est un jeune maître qui fait honneur au cénacle symboliste.

■ Les révélations

De son premier voyage en Afrique du Nord, avec Paul Laurens, long voyage de sept mois, en Tunisie et Algérie avant l'Italie, Gide rapporte, écrit-il dans *Si le grain ne meurt*, « *un secret de ressuscité* ». Il précise cette

formule en se comparant à Lazare ressuscité sortant du tombeau. Les allusions plus réalistes que portent ces mots concernent la lourde infection pulmonaire dont a souffert le voyageur à son arrivée en Tunisie et dont la guérison s'est faite peu à peu grâce à la merveilleuse thérapie du soleil, associée à des expériences bisexuelles aux saveurs de découverte. Cette double initiation où il s'est senti plus proche du jeune Ali à Sousse que des jeunes prostituées Mériem et EmBarka à Biskra, a levé pour Gide le secret d'une homosexualité qu'il ne s'était pas encore clairement avouée.

Le second voyage en Afrique du Nord, en 1895, de janvier à avril, est un voyage au départ solitaire qui se limite à l'Algérie. Mais le hasard d'une rencontre avec Oscar Wilde, présent aux mêmes dates à Blida, met Gide en trio avec le sulfureux écrivain irlandais et son amant Alfred Douglas, *Bosie* pour les intimes. Les premières craintes, fuites et réticences passées, devant « *cette société la plus compromettante du monde* » écrit-il à sa mère, (28-01-95), Gide accepte le compagnonnage de Wilde et tous les abandons à une pédérasie associée, à Alger, à la prostitution de très jeunes adolescents.

Le retour en France lui donne à méditer avec quelque angoisse sur les confirmations apportées par ces aventures vénales quant à son goût profond des jeunes adolescents. Wilde est en effet, dans le même temps, soumis à un procès et condamné à deux ans de travaux forcés pour homosexualité.

Son prochain mariage avec sa cousine bien-aimée, Madeleine, est aussi un questionnement pesant sur sa probable ou pas bisexualité. La réponse médicale qui lui est donnée est dérobade confiante vers la nature. Le mariage blanc qui va suivre n'est pas envisagé par le médecin consulté.

L'art de s'imposer (1895-1918)

Avec la maturation apportée par les expériences algériennes et le « *gouffre de liberté* » ouvert par la mort de sa mère, le 31 mai 1895, André Gide cherche à s'imposer tant sur le plan familial que littéraire.

C'est un temps où d'un côté il « *fixe sa vie* » et « *aliène* » sa liberté et d'un autre gagne des sphères de plein accomplissement

■ Fixer sa vie

Le projet matrimonial qui hante la pensée de Gide depuis l'adolescence se réalise en conformité avec les valeurs de la grande bourgeoisie à la fois parisienne et terrienne. L'acte 1 c'est bien sûr, après fiançailles, un mariage civil et religieux, les 7 et 8 octobre 1895, avec en sortie de fête un voyage de noces de millionnaires, étalé sur sept mois pour parcourir nombre de